

Que faire d'André Suarès ? L'homme est instruit, clair, vaillant, fécond, anti-totalitaire, orfèvre et subtil ; mais on l'a souvent jugé, depuis sa mort à quatre-vingts ans (1948) arrogant, élitiste, grincheux, anti-démocrate, dilettante, désuet patriote, sexiste et bavard. C'est l'écrivain à la fois profond et pompeux, dont on ne sait ni que faire, ni comment se défaire : le faire découvrir alors par courts extraits chronologiques (le principe de cette belle collection) est le bon test, car Suarès - dit son présentateur - "est un écrivain de pages, plus que l'auteur d'œuvres suivies", et "magicien des pensées ciselées, des aphorismes percutants". On peut donc juger ici l'œuvre comme elle a aimé elle-même s'établir, et l'apprécier exactement comme elle aimait comprendre les autres. Ce travail de choix et d'exposition d'Antoine de Rosny est donc la plus pertinente approche pour considérer cette pensée dans un miroir qu'elle aurait pu volontiers tendre elle-même. Et le résultat est magnifiquement favorable.

On ne peut pas trop s'en étonner, s'agissant d'un homme qu'ont aimé et aidé Péguy, Claudel, Rolland, Bergson, Paulhan, Rouault, Malraux, et qui a lui-même si intelligemment portraituré et célébré Cervantes, Shakespeare, Pascal, Goethe, Napoléon et Debussy, d'un amour toujours précis et intransigeant, comme, typiquement, son jugement sur Napoléon :

"Pour mépriser Napoléon, il faut n'avoir aucun sens de la grandeur. Il faut n'avoir aucun sens de la beauté, pour l'aimer" (§ 336)

D'abord, c'est, comme il le dit lui-même, l'homme de la nuance (*"Je ne vis que de différences, de qualité et de nuances; je ne suis pas près d'être compris"* § 149); c'est l'homme peu pondéré, mais, si l'on peut dire, très pondérant : il cherche partout, durablement et le cœur ardent une harmonie qu'il sait pourtant par principe rare, évanescence et mal aimée. On l'entend sur tout sujet se dire : le bien est à peu près impossible, mais cet impossible ne laisserait pas de nous faire vivre mieux. L'ambiguïté rationnelle de ses verdicts (*"La violence est la seule arme de ceux qui n'en ont pas"* § 114) est fidèle à l'ambivalence naturelle de ce qu'il diagnostique (*"Les vieillards parlent, parce qu'ils ont vécu. Et les jeunes gens n'écoutent pas, parce qu'ils ont à vivre"* § 50).

L'esthétisme aristocratisant et mystique qu'on lui reproche est ingénument avoué : (*"Toute l'affaire est entre Dieu, l'œuvre belle et nous. Hors la grandeur et la beauté, ce n'est pas la peine de charger le faix dégoûtant de vivre"* § 231).

Il fonde ses parti-pris en allant chercher dans ce qu'il aime les raisons mêmes de détester le reste, comme ici l'art et la mode : il la méprise d'abord parce qu'elle trahit l'art qu'elle singe, et asservit la beauté même que l'art à la fois sert et libère :

"Toute oeuvre d'art véritable est un office du pur amour, et un essai à la rédemption. C'est en quoi la mode sera toujours aux antipodes de l'art : elle se complaît en son péché ; elle est satisfaite ; elle ne veut pas être rachetée" (§ 110)

Il est d'ailleurs souvent beaucoup plus intelligent que ce qu'on lui reproche. Celui qui écrit *"Moins l'amour, il n'y a rien de commun entre l'homme et la femme.*

Mais l'amour est toujours là" peut par exemple être sexiste ; mais celui qui précise : "*Désir d'être aimé, force de la femme et faiblesse de l'homme*" (§ 214) ou "*S'ils n'avaient eu une mère, la plupart des hommes n'auraient jamais le respect des femmes ; et jamais pitié d'elles, s'ils n'avaient une fille. Mais disant des femmes ou pensant tant de mal, ils sont plaisants d'oublier que leurs filles et leurs mères sont des femmes*" (§ 359), en reste-t-il suspect ?

De même l'élitiste spirituel dont peut-être on se gausserait ("*Le monde humain ne se sauvera de la termitière que par l'individu, et l'individu ne se sauvera de l'insecte et de l'automate que par l'ascétisme de la vie simple*" § 337) coupe court aux rires entendus en trois temps: "*La grandeur se mesure couchée, dans la mort et la défaite*" (§ 15); "*Le courage est l'antidote du mensonge*" (§ 443); "*Le rire est grossier, sauf dans les petits enfants. Le rire des enfants est une volière. Les enfants rient comme les oiseaux gazouillent. Cette gaieté est délicieuse. Le rire s'alourdit chaque jour avec l'âge*" (§ 438)

Son (à la fois gluant et sépulcral) pessimisme, de même, ("*Nous venons d'une prison aveugle, chaude et sanglante, pour aller à la fin dans l'innombrable prison commune, noire et glacée. Entre ces deux garrots, un perpétuel engrenage de liens et de carcans*" (§ 429), ou "*Qui enfin, qui n'en a pas assez de ce monde, où l'on fait naître la vie pour la tuer*" ? (§ 436) semble se transfigurer lui-même en horreur ironique, mais résolue, du nihilisme (du néant complaisant, de l'inconséquence démission), par trois passages : "*Il faut se défendre ou disparaître. Ou être esclave, qui est la façon la plus vile de n'être plus*" (§ 339) ; "*Ô Dieu, que le paradis doit être charmant, si on n'y pèse pas plus que l'ombre d'une plume*" (§ 342) ; "*Se tuer, c'est avouer son néant. Or, on n'est homme et on ne vit en homme, que pour ne jamais faire cet horrible aveu*" (§ 144)

Sa haine (explicitement christianocentrée) des Barbares, par ailleurs, pourrait mal conforter nos barbarophobes et bêtement crispé nos tolérantissimes ("*Barbare, qui n'a pas le sentiment chrétien et dont l'esprit, fût-il parfaitement athée, n'a pas été nourri, pendant vingt siècles, de la pensée chrétienne, et n'a pas trempé ses racines dans l'Évangile*" (§ 357), mais Suarès ne semble bien haïr ici, si on lit bien, que les facilité et fatalité du pire : "*Manquer à la pitié, quand on a la force, est le propre des Barbares*" (§ 170); "*L'horreur est de vivre sur une planète, où tout est toujours à refaire; dès que l'homme est parvenu à un étage plus élevé d'esprit, de paix, d'art et de conscience, le Barbare surgit et ravage l'œuvre des siècles, tout ce que le génie a mis tant de peine et de temps à conquérir sur la bête*" (§ 423). Il semble bien d'ailleurs que pour lui la barbarie ne soit pas d'abord extérieure : "*Le culte de la force charnelle, le culte de l'argent, et le culte de la science sans cœur, une seule et même religion, un seul dieu en trois idoles*" (§ 197). On a pardonné bien pires affirmations à Péguy ou Bernanos, et on s'acharnerait sur ce conseil de civilisation : "*Les hommes ne savent plus vivre. Qu'ils se mettent à l'école des poètes*" (§ 195) ?!...

Même si, nettement, l'égalitarisme chevronné n'est pas son fort ("*L'humanité repose seulement sur quelques hommes. Ce qu'il y a de leur esprit dans l'esprit des peuples fait tout l'esprit humain*" (§ 118), la virulente sincérité de ses textes anti-totalitaires des années trente montre que son nietzschéisme ("*Il y a plus loin*

d'un homme libre à l'espèce humaine, que de l'espèce humaine aux animaux" § 262) ne pouvait pas, malgré l'apparence ("La mécanique moderne, qui fait de l'homme un automate bientôt partout pareil, d'un bout du monde à l'autre, pourrait bien n'être qu'une maladie mortelle de l'évolution" § 412) se heideggerianiser : "Une morale païenne, une politique païenne de la force, de la vie et de la guerre sont, aujourd'hui, infiniment plus atroces que toutes les formes du paganisme antique : parce que la science et la technique donnent au païen moderne des moyens incomparables de nuire et pour détruire" (§ 392).

Suarès n'est pas réputé bon poète, mais sa vive conscience (si manifeste quand il commente l'œuvre des autres) du pouvoir propre de la poésie affleure parfois, comme une irrépressible nostalgie, dans sa prose, jusqu'à bouleverser :

Elles me touchent si sensiblement, les fleurs, d'être si fragiles. Les plus belles fleurs ont souvent l'air de saintes qui méditent sur l'amour divin ; leur tête est trop forte pour leur corps, et fait ployer leur tige. Corps charmant, et si tôt voué à la ruine" (§ 414).

De même, la rare musicalité de sa phrase indique que les mots qu'il a pour la musique ont permis à cette dernière d'entrer en retour dans ses mots. Ce qu'il a dit de la musique ("*La musique est du sentiment qui pense*", "*La musique est la réponse du rêve aux passions malheureuses*", "*Le spectacle du monde intérieur, c'est l'objet de toute musique*" ...) semble comme penser en lui ce qu'elle est. Ce n'est pas un simple amateur de musique, ni un musicien-amateur, qui peut par exemple écrire ceci, que seul a pu penser en lui l'amour que la musique a pour elle-même :

"Il est deux sortes de musique : elles vont toutes les deux à la connaissance du cœur, mais par des voies différentes. L'une, qui est musique des sons, cherche les passions sensibles et les soulève ; l'autre, qui est la musique de l'esprit, anime les idées et les passionne jusqu'à nous les rendre personnelles et nous en donner l'émotion. La première est la musique des musiciens ; et la seconde la musique des poètes : celle-ci plus virile et plus femme celle-là" (§ 217)

Poète et musicien de la pensée, en tout cas, André Suarès le fut certainement : "*Ma vie est comme un miroir au milieu du désert; il sera brisé sous le sable, que personne n'aura vu le ciel qu'il reflète*" écrit-il à Gide en 1912. Et à Louis Jou, en 1942 : "*Ah ! si l'on pouvait se dissoudre comme une odeur de rose, comme une vapeur sans matière dans le soleil couchant*". Bien sûr, quand seule la lucidité protège de la vérité ("*L'esprit qu'on veut avoir dupe l'esprit qu'on a* ", § 251), le désespoir menace notre artiste de l'humain, comme ici :

"Je me demande toujours si les artistes, et les plus poètes qui sont tragiques, n'ont pas, pauvres ombres, vécu pour une ombre encore plus vaine qu'eux-mêmes. Le bonhomme le plus simple qui jouit de son corps, de sa vigne, de son ventre et du reste, ne "s'en fait pas", ignore le tourment d'esprit et les rêves. Aussi sotté qu'elle est ronde, quotidienne et charnelle, la vie ne vaut-elle pas toutes les œuvres, même les plus belles, qui ne sont qu'un alibi ? " (§ 426, lettre à Jou,

1942).

Mais cette précieuse, précise et intelligente anthologie montre comment le désespoir même retarde ("*Le temps est l'horloge du néant*" § 447) et peut s'effacer, dans l'effort d'une vie capable de suggérer, merveilleusement, que "*tout départ donne un visage à la solitude*".

Marc Wetzel

Ainsi parlait André SUARÈS - Dits et maximes de vie choisis et présentés par Antoine de Rosny - Arfuyen, août 2020, 176 pages, 14 €